

Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales

Herausgeber: Société d'Etudes Economiques et Sociales

Band: 27 (1969)

Heft: [1]: Adaptation de l'homme au monde de demain

Artikel: Les jeunes, le monde d'aujourd'hui et un renouveau possible de ce monde

Autor: Gay, Jean-François

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-136473>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les jeunes, le monde d'aujourd'hui et un renouveau possible de ce monde

Jean-François Gay
étudiant à l'Université de Genève

Le conflit de générations

Une fois qu'elle aura pris conscience en tant que catégorie sociale distincte, la jeunesse répondra à ceux qui l'interrogent qu'elle n'est d'aucun « côté », mais à part, et qu'elle ne réclame pas des « raisons d'espérer » que la société de consommation est bien incapable de lui fournir — mais une fondamentale remise en question de cette société.

Ce qui, de proche en proche, l'entraînera à lutter de plus en plus sérieusement pour que lui soit reconnu le droit de créer...

Créer quoi? Mais de nouveaux rapports sociaux, un nouveau savoir, de nouvelles formes d'expressions artistiques, en un mot de nouvelles valeurs dont elle tirera la substance de son propre sein.

Car il m'étonnerait qu'au terme de sa recherche, la jeunesse accepte encore d'accueillir des valeurs élaborées par d'autres que par elle-même...

Voilà pourquoi contrairement aux professionnels de la jeunesse, je crois, en voyant se mettre en marche les jeunes, que désormais l'essentiel est en eux.

C'est en ces termes que, dans le journal *Combat* du 26 janvier 1967, Jean Curutchet parle de la jeunesse, saluant en elle non pas ceux qui vont prendre la relève, mais ceux qui vont tout bouleverser; et qui se présentent comme une masse nouvelle. Plus de jeunes ouvriers, de jeunes agriculteurs, de jeunes avocats, de jeunes médecins, etc. Ces distinctions ont disparu. « Tous se retrouveront du même côté de la barricade pour le combat de la succession; contre le refus des vieillards de céder la place, et leur incapacité à préparer la nôtre. » Ainsi l'accession de la jeunesse à la vie publique est présentée comme un conflit inéluctable entre les jeunes et les vieux.

Y a-t-il vraiment conflit de génération? Est-il vrai que ceux qu'on appelle les jeunes refusent tout héritage? Est-il vrai qu'ils n'acceptent aucune valeur élaborée par d'autres que par eux-mêmes? Est-il vrai qu'ils ne veulent que le néant comme point de départ?

Avant d'essayer d'apporter une réponse à ces questions, je me permettrai, par simple souci d'honnêteté, une précision quant à l'angle de vue sous lequel je tenterai de dégager une réponse. Catholique pratiquant, j'ai étudié quelques aspects de la doctrine sociale de l'Eglise, ce qui me fait apprécier les événements en fonction des idées que j'ai pu acquérir au cours de ces études. Cela ne veut pas dire que je sois un cas particulier dans la façon de concevoir les choses; je pense même que bien des membres de notre jeunesse ressentent le besoin de se référer à une doctrine, et beaucoup plus nombreux qu'on ne le croit sont ceux qui ont trouvé dans celle se référant à l'ordre naturel un terrain solide sur lequel on pouvait construire. On juge un peu avec les lunettes qu'on a eues et je tenais à annoncer la couleur. Simple mise au point, mais que je crois nécessaire, avant de parler de quoi que ce soit.

L'affirmation uniquement établie en vue du combat révolutionnaire: « Le malaise actuel de la jeunesse est dû à un conflit de générations » est excessive; il n'en est pas moins vrai que la majorité des jeunes refusent le monde que ceux de nos ancêtres, qui se sont détournés de leur finalité, et que ceux qui les ont laissé faire par indifférence, ont voulu construire.

Le « rendement », finalité de notre société

A l'heure où on nous demande de prendre la relève, ou au contraire, comme on l'a lu sous la plume de Jean Curutchet, on nous exhorte à tout bouleverser, quel est le monde qui s'offre à notre truelle ou à notre pioche ?

On se trouve face à un monde, et cela devient une banalité de le dire, bien souvent parce qu'on ne veut pas voir les conséquences de cette banalité, on se trouve face à un monde ou plutôt à une société entièrement régie par des impératifs économiques et par la technique. C'est le grand mot dont chacun accuse l'autre: technocratie, dont on peut dire qu'elle est l'exercice du pouvoir, politique et économique (ce qui entraîne une confusion de deux aspects différents) par un groupe de techniciens qui n'en supportent pas les responsabilités, et qui entretiennent entre eux des liaisons fonctionnelles extrahierarchiques. On le constate de plus en plus actuellement. Il faut être spécialiste pour pouvoir faire quelque chose. A l'appui de cette thèse, on nous prouve qu'il faut être efficace. On ne dit pas dans quel sens, mais on le devine. Il suffit de considérer l'ENA en France, le développement du « management » dans les entreprises, les buts du « marketing ». Partout l'être humain est mis de côté, si ce n'est comme consommateur potentiel.

L'efficacité, le rendement deviennent la finalité de la société.

Les conséquences de cette volonté d'un nouveau monde fondé sur les impératifs d'une évolution purement matérialiste, nous pouvons les deviner. Il suffit de lire les conclusions du groupe Guillaumat en France qui sont à la base du plan et dont les travaux ont été réunis dans *Réflexions pour 1985*. On peut y lire à la page 14: « Il faut convenir cependant que les valeurs elles-mêmes changent à mesure que la société se transforme. Ainsi faut-il résister à la tentation de prendre pour valeur tout ce qui paraît permanent et rassurant. » Manifestement, c'est le refus de toute référence à l'ordre naturel et ce matérialisme historique imprègne la vision de cette société de 1985 (et de celle d'aujourd'hui qui l'annonce).

Seulement, pour arriver à cette société idéale, il ne suffit pas de laïciser (la révolution politique concrétisée par 1789 a conduit en fait au désordre social); il ne suffit pas de collectiviser (la révolution de 1917, qui détruisit un bastion de plus dans la personnalité de l'être humain, a conduit à la tyrannie totalitaire); il faut encore attaquer et détacher de Dieu l'âme elle-même, car c'est le dernier bastion qui permette à l'homme d'apprécier les valeurs spirituelles et d'échapper ainsi à cette emprise matérialiste.

Jusqu'il y a quelques années, seuls les biens faisaient l'objet d'une production de masse. Maintenant, il y a aussi des idées, car ce qu'on appelle les « mass media of communication » le permettent.

La culture semblait devoir échapper à cette évolution perpétuelle. L'équipe Guillaumat a pris note de cette lacune du matérialisme historique et prévoit d'ici 1985 en France la mise en place de 50.000 animateurs culturels qui se proposent d'aider en quelque sorte les Français à se déterminer dans leurs loisirs en fonction des équipements collectifs existants. On en arrive ainsi à la « culture-dialogue et remise en question ».

En ce sens, la culture pour Malraux « c'est ce qui répond à l'homme quand il se demande ce qu'il fait sur la terre ». « Le rôle de la culture, si elle joue en profondeur, correspond à ce qu'était autrefois la religion. » « La culture ne peut être qu'imposée, par autorité ou par ruse. » On peut ainsi se demander si la révolution culturelle ne cherche pas à anéantir l'héritage propre de l'intelligence et à construire une société avec des millions d'amnésiques.

De cette façon, mécaniquement de l'extérieur vers l'intérieur, contrairement à la grâce de Dieu qui agit de l'intérieur vers l'extérieur, on essaye de mettre sur pied des institutions pour forcer les hommes à faire ce qu'ils doivent, au moins dans certains domaines.

Et ces bâtisseurs d'une nouvelle Tour de Babel, à quoi sont-ils arrivés ? Les hommes sont-ils plus heureux ? Sont-ils plus près de Dieu ?

Pour répondre, je citerai Raoul Follereau, celui qu'on a nommé l'apôtre de la charité, qui donne ainsi le bilan du xx^e siècle : « Un homme sur trois ne mange pas à sa faim. Sur les deux tiers de l'humanité qui ont faim, 60 % ont moins de vingt ans. Il y a aujourd'hui dans le monde 800 millions d'êtres humains qui jamais n'ont vu un médecin. Un milliard 200 millions d'hommes ne savent ni lire ni écrire. Mais depuis le début du xx^e siècle jusqu'à ce jour, soixante-dix guerres ont semé la souffrance et la mort pour rien. »

Est-ce là ce monde dont on voudrait nous voir prendre la relève ?

Nous ne voulons pas prendre place dans le train du progrès dont on nous dit qu'on ne peut l'arrêter. Nous ne voulons pas de ce fatalisme historique, car il n'y a fatalité que dans la chute. Seules la mort et l'explosion seraient les issues de ce progrès ! Une telle perspective ne peut pas arracher notre enthousiasme. Nous voulons contrôler ou dévier ce progrès afin qu'il devienne une recherche de sommets plus élevés et non la chute dans les abîmes de l'infini.

Un terrain mouvant

Pour cette tâche que nous offre-t-on ?

Quand il s'agit d'endiguer ou de détourner un cours d'eau, on ne construit pas une digue avec du sable sur des sables mouvants. On utilise des matériaux solides en prenant appui sur un terrain solide.

Or, l'abandon de toute référence au passé, l'abandon de toute vérité perdurable, l'abandon de ce fait de toute religion, ne nous permettent de construire une digue qu'avec le sable des « modes » sur le sable mouvant des doctrines continuellement changeantes.

Nous n'avons même plus la culture pour avoir un point de référence. « La culture peut tout contenir sauf un élément perdurable. » Quand on écoute la radio, les émissions des jeunes en particulier, on est étonné de la fadaise des propos et de l'abrutissement qu'entraînent ces sons discordants et toujours plus bruyants qu'on appelle musique. Dans la civilisation du gadget, la culture-gadget remplace la culture-nourriture. Gustave Thibon disait : « Quand quelque chose devient nourriture de consommation, elle n'est pas plus nutritive que du chewing-gum. » Et voilà ce qu'on nous offre, le pouvoir nutritif du chewing-gum !

Ceci sous le prétexte qu'on ne veut pas influencer la jeunesse qui doit « créer de nouvelles valeurs en tirant la substance de son propre sein ».

On lui laisse malgré tout quelques lambeaux de doctrine, celle de la liberté conçue comme « un rejet, un refus de tout ce qui peut, de l'extérieur, ordonner l'action de

l'homme..., de tout ce qui étant « autre » que lui risque de s'imposer ou d'agir dans la détermination de son comportement ». C'est se laisser aller à l'élan brut des passions et des sens. C'est devenir un animal dont Voltaire fait l'éloge déclarant qu'il a sur nous « l'avantage de l'indépendance ». Cette conception libérale de la liberté (liberté, non de l'amour, mais liberté du repli égoïste du « moi seul », du « chacun pour soi et par soi ») est à la base de la société laïcisée depuis 1789. Cette liberté sans Dieu aboutit à l'échec du libéralisme. Pour y remédier, on essaye l'homme sans liberté, en vue du bien commun. C'est le socialisme dont Marcel Clément disait : « Cela consiste à vouloir que tous les droits soient satisfaits sans que plus personne ait à faire librement son devoir, qui est trop dangereux parce que trop exceptionnel ! Alors pour arriver au résultat, il faut monter une machine extérieure aux âmes pour faire faire leur devoir aux gens. » Il n'y a rien de moins enthousiasmant qu'une telle perspective.

A cela s'ajoute maintenant ce qu'on appelle la révolution culturelle, qui s'attaque à l'intimité de l'être humain.

Dans un article de *Combat* du printemps 1967, Michel Caznave (président des UJP) écrivait : « Les adultes peuvent se raccrocher aux bribes d'un ancien monde que marquait encore une relative stabilité. Le jeune, lui, naît à la réflexion et à la vie dans une société délétescente où les valeurs se dissolvent sans cesse, sans certitude et sans fermeté. » On croit qu'il faut suivre le mouvement.

Même ceux qui devraient nous indiquer le chemin, supplient qu'on leur dise ce qu'il faut qu'ils fassent et suivent le mouvement. C'est ce qui a pu faire dire à Gustave Thibon : « Quand la boussole a honte d'elle-même il lui est bien difficile de ne pas se transformer en girouette ! »

Voilà ce qu'on nous propose pour reconstruire le monde : du sable, du vent (celui de l'histoire), des girouettes. Autrement dit le vide, le néant.

Un néant que nous condamnons, un vide que nous voulons combler

Michel Slanka, président d'honneur de l'Union nationale des étudiants en droit et science politique (27 ans), écrivait dans la *Revue des Deux Mondes* de juin 1968 : « Notre génération s'est révoltée, car elle a perdu le sens de la vie. Ce n'est pas l'ordre des aînés que nous avons voulu détruire ; c'est notre néant que nous avons voulu combler. Mais l'écho des pierres lancées au fond du puits ne nous est pas revenu. » Les jeunes en ont assez qu'on leur raconte des balivernes. Un exemple significatif est celui des jeunes ouvriers qui, alors qu'aucune revendication ne permettait de le prévoir, ont suivi spontanément le mouvement universitaire sans qu'il y ait mot d'ordre des syndicats, parce qu'ils se sont sentis trompés par eux et ne trouvaient pas dans leurs mots d'ordre l'expression d'un désir latent de justice et d'entraide (que leur faisait découvrir la révolte des étudiants).

Déception donc des jeunes qui constatent que les structures existantes nient l'homme, ne visent qu'à l'écraser.

Une haute intelligence ne déclarait-elle pas, voyant dans cette déception la raison du malaise des jeunes : « N'a-t-on pas parlé à la jeunesse, pendant des années et des années, de la révolution comme la forme caractéristique de l'esprit moderne ? Ne lui a-t-on pas instillé un sentiment de scepticisme envers toute foi, toute réflexion rationnelle, tout devoir transcendant ? Ne lui a-t-on pas présenté la liberté comme indifférence et indépendance à l'égard de toute forme établie et la désobéissance comme principe d'émancipation et de

maturité ? Ne lui a-t-on pas laissé croire que la technologie scientifique assurerait à la société un bien-être qui suffirait à assurer le bonheur de l'homme ? Ne lui a-t-on pas laissé un héritage d'exemples de vertus médiocres et hypocrites et un réseau de liens sociaux constituant pour quelques-uns un privilège et pour d'autres un handicap ? Ne lui a-t-on pas laissé croire que le seul bonheur possible se trouvait dans l'assouvissement des passions et que l'avènement magique d'une ère nouvelle de l'histoire, enfin vraiment humaine, jaillirait de la contestation globale ? »

Devant tant de promesses non tenues, de mensonges, devant cet abandon de tout, les jeunes recherchent quelque chose d'autre. On leur a supprimé les bornes du chemin, dit Slanka, ils ont alors cherché des guides qui les ont conduits au désert.

Pourtant, les jeunes ont en eux une réserve de générosité et de don de leur personne qui leur est propre. « Plus que jamais les jeunes ont soif d'absolu, de générosité, d'authenticité. Les jeunes d'aujourd'hui — et c'est certainement le cas pour la grande majorité d'entre eux — ne veulent pas de paroles mais des actes, ils veulent payer de leur personne, construire un monde nouveau. »

C'est donc dire que la jeunesse aspire à de vraies valeurs morales. On constate qu'un rien suffit à faire vibrer son cœur généreux. Et je pense à ces deux millions de jeunes qui ont écrit spontanément au secrétaire de l'ONU pour appuyer l'initiative de Raoul Follereau demandant aux pays-membres une journée de guerre pour la paix ; je pense à ces jeunes qui, à Mont-la-Ville, ont offert leurs vacances à des enfants ; je pense à tous ceux qui partent dans les missions ou même à ceux qui donnent de leur temps dans les bidonvilles. C'est bien là une preuve de cette soif d'absolu, de générosité, d'authenticité. Mais la société actuelle refuse de satisfaire leurs désirs d'absolu. Pourquoi ? Parce que — et là je donnerai la réponse de Raoul Follereau, posant la question après son bilan du ^{xx}e siècle. Pourquoi cela ? — « Parce que Dieu est mort. Parce qu'on a voulu bâtir une civilisation pour un homme qui croit qu'il n'y a rien avant lui et rien après lui. Parce qu'il n'y a pas de maître plus tyrannique que l'argent. »

Cette tyrannie pousse au mensonge et à un monde d'illusions. C'est ce qui choque les jeunes.

Michel Slanka nous le dit : « Sous l'impulsion des étudiants, la jeunesse a découvert que la société, dans laquelle on l'invitait à prendre place, était truquée, qu'elle vivait de mensonges renouvelés, et qu'il lui faudrait accepter ce monde d'illusions. C'est ce qui la choque, et brusquement elle refuse de jouer le jeu. Elle perçoit, sans toujours l'avouer, que tous les prêtres de la révolution culturelle sont des snobs qui font de la surenchère ; les pontifes littéraires, de Sartre à Malraux, lui apparaissent comme des marionnettes qui n'ont pas su vivre ce qu'ils écrivaient. Ne trouvant plus les bornes des chemins, nous avons cherché des guides ; tous nous ont menés au désert. Nous nous révoltons contre eux. Nous nous révoltons aussi contre nous-mêmes en une passion de détruire que nous prenons pour une joie créatrice. Peut-être est-ce le commencement d'une révolte collective de l'humanité contre sa condition, de l'être contre le néant.

» Arrivés au bout de l'extrémisme nihiliste, nous découvrons le besoin de croire.

» Mais les prophètes sont morts. »

Ainsi se termine son article. Slanka ressent le besoin de croire, mais se décourage parce qu'il n'y a plus de prophètes. Pourtant, la pensée chrétienne est toujours là, elle attend, elle

vient des prophètes et même de la révélation. L'espérance en cette pensée doit être à la base du monde nouveau. Dans ce sens, je citerai à nouveau un jeune, Louis Daujarques (23 ans) étudiant à l'ENA, dans la conclusion d'une étude sur le néo-dirigisme technocratique. « Il faut donc que les cadres responsables de la société surmontant leur découragement et leur lassitude, leur sentiment d'impuissance et leur incertitude, se mettent au service de la vérité, qu'ils doivent non seulement proclamer mais encore appliquer quotidiennement dans ses conséquences politiques, économiques et sociales.

» Ainsi éclatera la vanité du prétendu sens de l'histoire qui vouerait le monde à la domination des techniciens, un sens de l'histoire qui, bousculé sans doute par son accélération, en vient d'ailleurs à oublier ses origines: car Jésus n'a pas choisi ses disciples parmi les techniciens et les savants de l'époque, mais leur a au contraire préféré des hommes au cœur pur et à la pensée droite.

» Ce sont de tels hommes qu'il faut retrouver aujourd'hui pour opposer aux rouages des mécanismes qui se veulent infaillibles, le rempart, humble mais ferme, d'une pensée chrétienne. »

En somme loin de nous égarer dans le pessimisme à la mode, la perspective de la vie offre un champ infini d'activités à notre force et à notre générosité. Il n'est que de se resaisir, de retrouver l'échelle des vraies valeurs et de construire sur les bases sûres que nous a léguées la civilisation chrétienne. C'est une conversion dans le sens véritable du terme. Pour remonter la pente, le chemin sera dur et jalonné de combats; mais nous en serons capables.

Enfin libéré d'un souci constant!

L'U.B.S.

*paie mes factures
elle règle mes frais fixes
elle honore mes chèques
elle gère mes biens*



UNION DE BANQUES SUISSES

SCHWEIZERISCHE BANKGESELLSCHAFT
UNIONE DI BANCHE SVIZZERE
UNION BANK OF SWITZERLAND

LAUSANNE, GENÈVE et 150 succursales et agences en Suisse

